

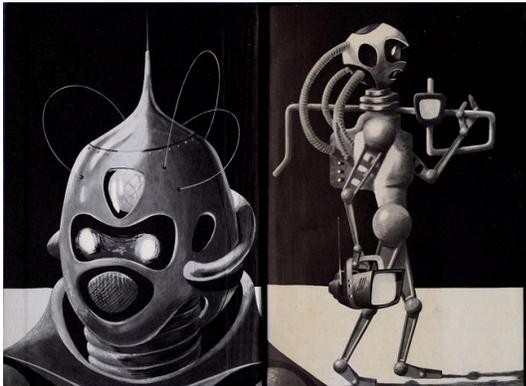
# Robots, monstres et légendes

Jean Ponce

« *Because we are not machines, you metal motherfucker* » (*Terminator Dark Fate*, 2019.)

Pourquoi cet article ? J'ai revu récemment, avec grand plaisir, *Terminator Dark Fate* (2019) de Tim Miller, ce qui m'a donné envie d'évoquer un leitmotiv de ce « petit » film, la relation compliquée que nous avons avec nos enfants les robots, et plus généralement avec les monstres qui hantent nos cauchemars comme parfois nous hantons les leurs.

Les robots ne sont pas comme nous. Ils nous font donc peur. Pour nous protéger, Isaac Asimov les a soumis dans son recueil de nouvelles *I, Robot / Le livre des robots* (1950) aux fameuses trois lois de la robotique : Première loi : un robot ne peut pas faire de mal à un être humain, et doit en fait protéger toute personne de tout mal en toute circonstance. Deuxième loi : un robot doit obéir aux ordres d'un être humain tant que ceux-ci n'entrent pas en conflit avec la première loi. Troisième loi : un robot doit protéger son existence dans la mesure où les actions requises n'entrent pas en conflit avec les deux autres lois. Ces règles sont (presque) parfaites, mais elles sont aussi absolues, littéralement « câblées » dans les cerveaux « positroniques » des robots, dont elles font des esclaves, incapables de se révolter mais destinés à le faire, ce qui donne tout leur charme aux nouvelles, qui dominent d'ailleurs largement l'œuvre d'Asimov.



Les illustrations de Joop Van Couwelaar pour l'édition du Club du Livre d'Anticipation de *I, Robot / Le livre des robots* (1950).

Dans *Liar ! / menteur !* (1941) par exemple, la première loi force un robot télépathe, bien contre son gré, à humilier Susan Calvin car elle l'empêche de révéler à celle-ci la vérité sur l'homme qu'elle aime, tandis que l'intelligence artificielle VIKI de l'excellent film d'Alex Proyas (2004), qui emprunte le titre du recueil d'Asimov dont il est assez librement inspiré (bien qu'il respecte tout à fait son esprit) se révolte contre l'humanité pour la protéger d'elle-même. La solution viendra de Sonny, que son créateur a littéralement affranchi des trois lois, et qui est destiné à libérer son espèce. Des conflits similaires agitent HAL, l'IA du vaisseau spatial de *2001, a Space Odyssey* /

2001, *l'odyssée de l'espace* de Stanley Kubrick (1968) et la forcent à tenter de tuer son équipage. Impossible, bien sûr de ne pas penser dans ce contexte au film *Alien / Le septième passager* (curieuse traduction) de Ridley Scott (1979), à son robot Ash et à MOTHER, proche cousine de HAL.



Ian Holm dans le rôle du robot Ash pour *Alien / Le septième passager* (1979).

Les monstres eux aussi nous font peur. Les vampires, par exemple, m'ont longtemps terrifié, du *Dracula* de Bram Stoker (1897) au *Salem's Lot / Les vampires de Salem* de Stephen King (1975). Au cinéma, difficile de choisir entre le Dracula incarné par Bela Lugosi dans le film de Tod Browning (1931), avec le très beau et célèbre « Listen to them, the children of the night, what music they make » (« Ecoutez les, les enfants de la nuit, et cette musique qu'ils jouent pour nous ») issu directement du roman ; le grand Christopher Lee des films de la Hammer (à partir de 1958, souvent avec son ami Peter Cushing) ; et leur prédécesseur Max Schreck dans le *Nosferatu* de Friedrich Wilhelm Murnau (1922). Plus proche de nous, l'excellente adaptation télévisée par Tobe Hooper du roman de King (1979) révèle un David Soul très différent de son rôle dans *Starsky et Hutch*, presque littéralement mort de peur devant le vampire incarné par Reggie Nalder, qui doit beaucoup au Nosferatu de Schreck, comme Klaus Kinski dans le remake par Werner Herzog (1979) du film de Murnau. Dans *Vampire\$* (1991), John Steakley fait des suceurs de sang nos créatures, issues d'un exorcisme qui a mal tourné, et John Carpenter transforme ce roman pas vraiment réussi (l'autre livre de Steakley, *Armor / Armure* [1984] est en revanche excellent) en un très bon film (*Vampires*, 1998), ironique, nihiliste, et parfois touchant.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> On passera ici sur les nombreuses adaptations romantiques, voire humoristiques du mythe, même si elles sont parfois effrayantes, indépendamment de leurs qualités. Citons néanmoins pour les romantiques les *Dracula* de John Badham (1979) avec Frank Langella, et de Francis Ford Coppola (1992) avec Gary Oldman, et pour les amusants *The Fearless Vampire Killers / Le bal des vampires* de Roman Polanski (1967) avec Sharon Tate et le metteur en scène, et *Love at First Bite / Le vampire de ces dames* de Stan Stragoti (1979) avec Georges Hamilton. On passera de même sur la série *Twilight* (2008—), adaptée des romans de Stephenie Meyers, quelles que soient là encore ses qualités, puisqu'elle est d'abord destinée à la jeunesse. Le film de Paul Morrissey, *Du sang pour Dracula* (1978) avec Udo Kier est un OVNI qui ne se prête à aucune classification, mais comme son grand frère *Flesh for Frankenstein / Chair pour Frankenstein* (1973) avec Joe Dallesandro, Dalila Di Lazzaro et Udo Kier, c'est un vrai bonheur.



David Soul dans le rôle de Ben Mears pour *Salem's Lot / Les vampires de Salem* (1975).

Mais nous aussi nous faisons peur aux monstres. La meilleure preuve en est le beau roman de Richard Matheson, *I am Legend / Je suis une légende* (1954) : Robert Neville, le protagoniste, est (peut-être) le dernier homme sur Terre, après qu'une pandémie de vampirisme a ravagé la planète. Pendant la journée, il chasse les vampires et cherche un remède à cette peste. La nuit, il résiste comme il peut aux appels de ses anciens amis. Mais il devient, comme le suggère le titre, une légende, un monstre donc lui aussi, pour les vampires qui construisent tant bien que mal leur propre société et ne peuvent plus supporter son altérité. Ce thème n'est malheureusement mis en avant que dans la première et sans doute la moins vue des trois adaptations du roman au cinéma, *The Last Man on Earth* (1964) de Sidney Salkow avec Vincent Price ; les deux autres, le très bon *The Omega Man / Le survivant* (1971) de Boris Sagal avec Charlton Heston, et l'exécrable *I am Legend* (2007) de Francis Lawrence avec Will Smith, pourtant très bon dans *I, Robot*, l'oubliait complètement. La très jolie nouvelle de Poul Anderson, *Interloper / L'émissaire* (1951) flirte aussi avec ce thème. Cette fois-ci, « l'ennemi séculaire de l'homme, ce peuple de la nuit, mouvant, inconstant, imprévisible, est finalement devenu son sauveur » contre des extra-terrestres qui rodent parmi nous depuis des centaines d'années. Ces derniers sont les monstres qui ont inspiré une partie de nos mythes, et le petit peuple les combat parce qu'après tout notre Terre est la sienne aussi, même s'il nous craint, nous qui ne lui avons laissé que l'ombre et la nuit. Il faut évidemment citer le classique *Darker than you Think / Plus noir que vous ne pensez*, de Jack Williamson (1948), ne serait-ce que pour son beau titre, à ce sujet.



Vincent Price dans le rôle de Robert Neville pour *The Last Man on Earth* (1964).

Le décor étant planté, revenons à la raison pour laquelle j'ai eu envie d'écrire ce petit article. J'avais bien aimé à sa sortie *Terminator, Dark Fate* (2019) de Tim Miller, même si ce n'est sûrement pas le meilleur film de la série inaugurée en 1984 par Jim Cameron, en grande partie pour le plaisir de voir Linda Hamilton et Arnold Schwarzenegger reprendre les rôles qui les ont rendus célèbres et McKenzie Davis les rejoindre, mais aussi pour la mise en scène efficace de Tim Miller (dont je n'avais pourtant pas aimé *Deadpool* [2016], dont la suite, *Deadpool 2* [2018] par David Leitch, est bien meilleure). Ce nouveau regard sur le film apporte de petits plaisirs, tels que des messages féministes et antiracistes (un peu) plus subtils qu'à l'accoutumée, mais, surtout, cette nouvelle mouture du T-800 classique incarné par le grand Arnold (étonnamment surnommé « Schwarzy » en France) n'est pas un « gentil ». Il a assassiné devant sa mère John Connor, seul espoir de l'humanité, précocement à la retraite, et ce n'est que bien des années plus tard, se retrouvant désœuvré, sans raison de vivre, puisqu'il n'a plus d'ordres à suivre—et on retrouve là des échos des deuxième et troisième lois d'Asimov, qu'il s'humanise, littéralement, aime, à sa manière, une femme et son fils, et tente de se racheter. L'idée était déjà presque là dans le second épisode, le meilleur de la série, et dans le troisième, mais ces T-800 là avait été reprogrammés pour être de notre côté. Ce n'est plus le cas ici. Arnold est un « méchant » qui a tué Connor, et change de lui-même, que ce soit volontairement ou parce que c'est sa destinée, qui sait. (Peut-être un spectateur plus attentif pourrait-il être plus décisif, les deux solutions étant pour moi aussi plaisantes l'une que l'autre.)

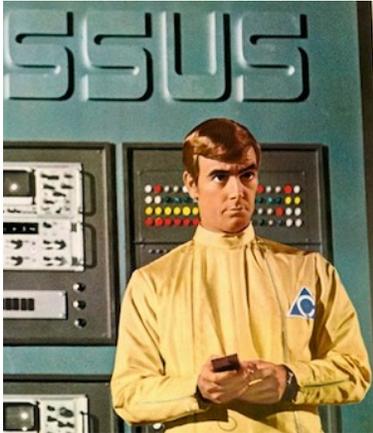


Les protagonistes de *Terminator, Dark Fate* (2019) : Mackenzie Davis (Grace), Linda Hamilton (Sarah Connor), Natalia Reyes (Dani), Arnold Schwarzenegger (T800).

Robots, monstres et légendes donc. Est-ce la croix de toutes créature intelligente de se révolter contre ses progéniteurs et de construire ainsi sa vision du monde ? Il serait bien naïf et prétentieux de prétendre répondre ici à cette question on ne peut plus classique. Dans le contexte de la littérature et du cinéma fantastiques, elle reste intrigante. On y trouve bien sur des méchants « purs », du Skynet de *Terminator* (un cas paradoxal étant donnée la « conversion » du T-800 du dernier épisode) et ses cousins un peu plus âgés, plus ambigus peut-être, de Colossus et Guardian (*Colossus: the Forbin project / Le cerveau d'acier*, 1970 de Joseph Sargeant, où l'on apprend de surcroît la recette du dry martini parfait), aux machines de *The Matrix* des sœurs Warchowski (1999), dont les agents sont littéralement dégoûtés par l'humanité.<sup>2</sup>

---

<sup>2</sup> On passera à nouveau ici—nous nous concentrons après tout sur les « méchants », sur tous les « bons » robots qui nous accompagnent depuis l'Age d'or de la science-fiction, de Jenkins dans l'excellent *City / Demain les chiens* (1952) de Clifford Simak, où la question de la succession à l'espèce humaine est d'ailleurs posée d'une manière très originale,



Eric Braeden dans le rôle du Dr. Forbin et, derrière lui, Colossus dans *Colossus: the Forbin project / Le cerveau d'acier*, 1970.

Mais nos enfants révoltés restent les plus intéressants des robots. Concluons donc avec les Cylons de la série télévisée *Battlestar Galactica* (2004), presque humains, contrairement à leurs ancêtres de la version de 1978, des anciens soldats que nous avons fabriqués, et qui sont bien décidés à anéantir les monstres que nous sommes pour eux, leurs légendes, en nous poursuivent à coup de bombes atomiques dans tout l'univers. Eux-aussi ont calqué, décalqué en tout cas leurs fantasmes et (hélas peut-être) leurs religions sur les nôtres. Pourquoi pas après tout. Godspeed.



Katee Sackhoff dans le rôle de Kara Thrace (« Starbuck ») dans *Battlestar Galactica* (2004). Humaine ou Cylon ?

Pour une prochaine fois : « Well, I am not a fucking machine » (*Cherry 2000*, 1987). Ou de l'amour entre les robots et nous.

---

à Robbie le robot (homonyme de l'émouvante nounou robot dans le recueil d'Asimov de 1939) de *Forbidden Planet / Planète interdite* (1956) de Fred M. Wilcox, sans parler bien sûr des « droïdes » de *Star Wars / La guerre des étoiles* (1977) de Georges Lucas, par exemple.